

L'invention de l'avenir

Ça va aller de Catherine Mavrikakis. Leméac, 2002, 156 p.

Isabelle Décarie

Number 228, September–October 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1965ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Décarie, I. (2009). L'invention de l'avenir / *Ça va aller* de Catherine Mavrikakis. Leméac, 2002, 156 p. *Spirale*, (228), 115–116.

L'invention de l'avenir

ÇA VA ALLER de Catherine Mavrikakis

Leméac, 2002, 156 p.

par ISABELLE DÉCARIE

Je ne sais pas pourquoi, c'est arrivé comme ça, cela s'est imposé à moi, ce livre-là s'est insinué dans mon esprit, a tout bousculé pour prendre possession du lieu, pour me tarauder et m'inquiéter. Sous ses allures de roman sobre, qui baigne dans sa blancheur inaugurale, avec son filet bleu marine sur sa couverture — rien de plus classique et de bon goût que ce blanc, ce bleu, cette pureté noble — et avec son titre gentiment tranquille, rien ne m'a préparée au coup de poing en pleine figure, à l'hématome, à l'hématome. Je me vois encore sous le choc, secouée, chavirée, me disant que c'était fini pour moi, que je ne pourrais jamais m'affranchir d'un tel roman. Je ne savais pas vraiment pourquoi. Je me disais que je ne pourrais plus jamais penser ou écrire paisiblement, paresseusement, que je ne pourrais plus me fantasmer une origine différente ou plus intéressante sans avoir ce livre dans les oreilles qui me rappelle mon imposture. Le roman m'a piégée, m'a kidnappée, m'a entortillée dans ses filets, et cela fait des années que j'essaie de sortir de son ravissement. Comme la curiosité morbide qui nous pousse à regarder un accident sur le bord d'une route, à écarquiller les yeux pour s'assurer de tout voir, de tout apercevoir, le sang, les têtes renversées sur le talus, j'y retourne, je m'y replonge bien malgré moi, j'y reviens parce que je n'en suis pas encore revenue.

Vous allez me dire que je ne peux pas en parler, que c'est de la folie, que c'est trop près de moi, que je connais l'auteure, que c'est une amie, qu'elle a été mon professeur. Non, c'est déraisonnable et même dangereux, incestueux pour tout dire, il faut un peu de tenue, un peu de respect pour la hiérarchie, pour ses aînés, pour ses maîtres. On ne

peut pas impunément parler de n'importe quoi comme ça. Il y a bien d'autres œuvres bouleversantes dans la littérature québécoise qui ont été publiées depuis 1979. Vous pourriez parler d'un roman de Réjean Ducharme par exemple, ça oui, mais là, non vraiment, personne n'ose, alors pourquoi osez-vous? Je vous répondrai que c'est plus fort que moi, que je

même? Reprendre, réécrire, décoder, encrypter en même temps et dans le même geste d'écriture pour mieux dépasser. Comme l'annonce la narratrice de *Ça va aller*: « *Tes mots, Laflamme, je les emprunte, je te les répète sans cesse au creux de l'oreille, et j'espère que tu sais que c'est ainsi que je te rends hommage, mais je les détourne aussi et très souvent je leur fais faire de*

nalyste, dans la première page du roman, quand cette dernière lui dit qu'elle ressemble à un personnage de Laflamme, l'Antigone d'*Allez, va, alléluia*. Ce « *Qui sait?* » (qu'il faut lire aussi comme un « *Qui c'est?* », comme une confirmation d'identité dans un roman où toutes les identités sont travesties, mais aussi bien sûr comme le titre tronqué du roman de Ducharme, *Va savoir*) ouvre donc l'histoire sur le problème du savoir: qui détient les clés de la connaissance? qui saura dire l'avenir? qui saura nous dire si ça va aller et où ça va aller? qui dira à Sappho si elle est vraiment un personnage de Laflamme ou tout le contraire d'une nouvelle Antigone? La narratrice explore les diverses sources de transmission de la connaissance au Québec pour trouver sa réponse. Ce « *Qui sait?* » nous renvoie aussi à un savoir scolaire, encadré, limité, contre lequel s'élève Sappho-Didon, et il rappelle sans peine ces petits manuels de bon-savoir que sont les « *Que sais-je?* », qui ne laissent aucun espace à la réflexion et qui représentent aussi une certaine façon d'aborder la littérature. La narratrice commence donc son parcours initiatique par un professeur d'université, un Américain, spécialiste de Laflamme, et qui, malgré sa trinité amoureuse composée de sa femme, sa fille et sa maîtresse, aime Sappho parce que justement elle lui rappelle Antigone. Cela suffit à la narratrice, malgré ses sentiments ambivalents, pour la faire fuir. Ses déambulations ratées, qui la mèneront dans un concert de Matt Lesprit (le musicien le plus laflammien de l'heure) à la Délégation du Québec à Paris où est lancé le nouveau Laflamme, l'obligent à se rendre à l'évidence. À la question « *Qui sait?* », Lazare (empruntée au *Bleu du Ciel* de Bataille), sa meilleure amie, et très ouvertement, son double

Ce livre contagieux, contaminant par son style, par sa pensée, n'est-il pas, après tout, la tentative de se sortir de son propre envoûtement littéraire, comme un grand exorcisme pratiqué contre ses dieux, contre ses démons? Contre Hubert Aquin, contre Réjean Ducharme, entre autres écrivains?

dois le faire comme pour me sortir d'un ensorcellement, il faut que je gribouille à mon tour mes propres sorts, que j'écrive par-dessus les lignes du roman, que je le souligne à n'en plus reconnaître ses mots, que je le traverse et le renverse, que je le triture un peu pour m'en détacher. Ce livre contagieux, contaminant par son style, par sa pensée, n'est-il pas, après tout, la tentative de se sortir de son propre envoûtement littéraire, comme un grand exorcisme pratiqué contre ses dieux, contre ses démons? Contre Hubert Aquin, contre Réjean Ducharme, entre autres écrivains? Le roman turbulent et audacieux de Catherine Mavrikakis ne nous montre-t-il pas magistralement cela

folles cabrioles. Je dois détourner tes histoires. Je dois tout m'approprier. Tu ne te reconnaitras plus. » Dérégler l'ordre, déranger la chronologie, s'émanciper de ses origines, s'approcher un peu trop près de la flamme, s'y frotter, s'y brûler même pour aller de l'avant, pour en finir. Mais par où commencer? Où veut aller ce roman et où veut-il en venir? La question inaugurale du roman, posée par Sappho-Didon Apostasias, nous indique le chemin à suivre.

Choisir sa fin

« *Qui sait?* » C'est l'interrogation que lance deux fois la narratrice à l'adresse d'Éva, son amie psychi-

négatif, lui répond : « Laflamme ». L'écrivain est censé savoir. C'est lui qui saura dire. Le plan est alors élaboré : Sappho tombera enceinte de Laflamme afin de donner le jour au plus-grand-écrivain-québécois. Et ensuite, elle pourra se donner la mort.

« *Qui sait?* » L'interrogation qui hante le roman est importante, elle est de celles qu'il faut retenir aujourd'hui. En ridiculisant la figure de l'écrivain, Catherine Mavrikakis nous rappelle l'importance de celui-ci sur la scène intellectuelle. Au couplet « *Qui sait? / Va savoir* », elle intime la critique, les médias, les politiques, les intellectuels, les professeurs, les écrivains à reprendre le devant de la scène, à savoir

à nouveau, à désirer encore, à transmettre finalement une pensée qui n'est pas à l'image étriquée d'un « Que sais-je? ». Catherine Mavrikakis nous exhorte avec force et avec raison à réfléchir à notre héritage, notre origine et notre filiation, à imaginer de nouveaux modèles de lignées (horizontales et non plus verticales), à ne pas céder à la facilité, à ébranler nos repères. L'avenir du Québec, nous soufflet-elle, est une enfant-louve pourvue d'une origine sans héritage, ou plus précisément, d'un héritage qu'on a voulu faire disparaître avant qu'elle n'en prenne connaissance. Pourtant, la double fin du roman montre bien combien il est difficile de choisir sa fin justement, et de la même façon, combien il est impos-

sible d'élire ses débuts, d'éradiquer son origine, même quand on est un personnage de fiction. La première fin, tragique et messianique, où la narratrice brandit sa fille comme le nouvel étendard de l'avenir, est escamotée par la seconde (qui arrive au neuvième et dernier chapitre, symbolique à bien des égards, mais ironique aussi à cause de ce symbolisme), par la litanie des « *Ça va aller* », par la dérision de cette mort qui tombe à plat. Le lecteur est soulagé, il s'en veut de l'être, mais c'est justement ce sentiment que Catherine Mavrikakis cherche à débusquer, ce soulagement grotesque qui ne mène à rien. À l'image des bons sentiments qu'Éva profère sans réfléchir, le soulagement en littérature ou dans

la vie intellectuelle ne fait pas travailler la pensée. « *Il faut fermer la porte de l'enfance* », nous dit Sappho, arrêter les enfantillages, comme il faut faire taire les Éva de ce monde.

Alors, comment faire? Comment accompagner cette quête? Comment suivre Catherine / Sappho? Elle va si vite, elle veut nous faire avaler à la vitesse de l'éclair des dizaines de romans enchâssés les uns dans les autres, elle nous demande d'être en avance sur le savoir et de déjà tout connaître, de tout reconnaître à cette vitesse géniale qui est la sienne. Elle est d'un autre temps, elle est anhistorique, elle s'appuie sur un savoir prémonitoire, elle s'efforce de nous faire voir un entre-deux difficile à maintenir, exigeant, entre la vie et la mort, entre le passé et le futur, comme un temps clairvoyant, différent aussi du présent. C'est le détraquement complet qu'on nous demande ici, qu'on nous impose, qu'on nous donne comme modèle à suivre. Et c'est ce chaos qui m'a sonnée, qui chaque fois me fait bourdonner la tête sans que je sache comment réagir, qui me laisse sans voix et qui m'éblouit. Mais cette fois, ce qui me frappe, c'est la fragilité de Sappho, le tremblement sous la colère, le frémissement douloureux qui vient avec cette obligation constante de ne pas vouloir céder, ne pas désirer être fidèle, ne pas apprivoiser l'amour : « *Je pense que la vie, c'est d'aller chercher du sens là où il n'y en a peut-être aucun. La vie, c'est d'inventer des liens, de tricoter, de coudre la trame tout effilochée du recommencer, du tout commencer. La vie, c'est aussi de savoir en finir. En finir avec moi. En finir avec ce Québec raté que je porte en moi, avec cette vie minable que je suis.* » C'est cette fragilité peut-être qu'il faut méditer, qu'il faut retenir pour l'avenir et qu'il faut emprunter pour interroger notre origine et notre héritage, comme une posture entre la colère et le don; une fragilité violente, pas mièvre ni puérile, une vulnérabilité puissante qui palpète sous les lignes écrites, qui clignote en noir et blanc entre les lettres, comme un battement de cœur, une pensée/pulsation nous faisant voir, grâce à une prose acérée, haletante, toutes les contradictions qui nous animent et nous hantent. ●

Éve K. Tremblay, **Opération laser** de la série **Tales without Grounds**, 2005
Épreuve à développement chromogène, 100 x 100 cm. Collection de l'artiste.
Avec l'aimable autorisation de la Galerie Donald Browne, Montréal.

